

quise tout de suite, dès qu'elle l'avait vue, par la grâce et la modestie de la jeune orpheline ?

Décidément, la pauvre enfant n'était pas destinée à être heureuse.

M. de Kerlor poursuivit avec une chaleur concentrée :

—Vous connaissez les qualités et les vertus d'Hélène... Vous savez que vainement on chercherait une nature plus droite, un cœur plus noble, une âme plus pure... Mlle de Penhoët, seule, peut faire mon bonheur... Je l'aime ! Consentez-vous à ce que je la prenne pour épouse ?

La comtesse prononça brièvement :

—Elle vous aime ?

—Je le crois... Je l'espère !

—Elle ne vous l'a donc pas dit ?

—Non, ma mère.

La comtesse eut un signe de tête approbateur.

Elle rendait justice à l'orpheline, qui n'avait pas manqué à son devoir. Mais cette discrétion ne pouvait changer les sentiments auxquels elle s'était seule sentie portée dès les premiers jours et qui la hantaient maintenant plus que jamais.

Georges continua :

—Je n'ai point interrogé Mlle de Penhoët... Je ne le pouvais pas, avant de vous avoir fait part de mes intentions formelles...

La comtesse eut un nouveau geste de protestation, qui n'eut pas pour effet d'interrompre le jeune homme.

—Je crois avoir été assez heureux pour lui plaire... La première fois que je l'ai vue, j'ai senti que mon cœur ne m'appartenait plus... Je suis sûr de mon côté d'avoir trouvé en elle la femme que toute mère doit désirer pour son fils.

La comtesse répliqua d'une voix incisive :

—Vous prononcez le nom de mère !... Vous savez pourtant l'histoire de la sienne.

Le rouge monta au visage du jeune homme ; malgré le ton de la comtesse, il garda son empire sur lui-même.

La douceur et la grâce d'Hélène exerçaient déjà une très grande influence sur Georges.

—Ma mère, répondit-il avec calme, je sais avant tout que le respect doit arrêter un enfant au seuil de la vie de celle qui l'a mis au monde... Et je veux penser avec amour à celle qui fut la mère de ma femme... Je veux unir mes prières aux siennes, m'agenouiller sur le tombeau de ceux qu'elle pleure, comme elle s'agenouillera pieusement sur le tombeau des miens... Quant à autre chose, je ne puis que vous répéter un conseil que bien souvent vous m'avez donné : je méprise la calomnie d'où qu'elle vienne.

La comtesse, bien que sa résolution fût arrêtée, ne voulut pas montrer moins de sang-froid que son fils.

Les circonstances étaient solennelles ; la paix familiale était menacée ; les plus grandes calamités pouvaient s'abattre sur Kerlor, à la suite de cet entretien ; il convenait de s'exprimer sans emportement, de part et d'autre ; à tout prix il fallait éviter l'écroulement qui résulterait du heurt de ces deux violences.

Elle répliqua :

—Une fois de plus, mon fils, je constate la noblesse de vos sentiments ; la délicatesse dont vous faites preuve est digne de vous, Georges...

Il la regarda avec angoisse, pendant que son cœur se serrait et que sa gorge se contractait.

Elle continua :

—Mais nous autres, les vraies mères, nous avons d'autres devoirs... Nous n'avons pas à nous préoccuper seulement des préférences et des désirs de nos enfants... Nous sommes responsables, devant notre conscience et devant Dieu, de leur bonheur, de leur avenir, des malheurs qui découleraient de leur manque de prévoyance... Nous sommes aussi responsables, nous qui avons su garder immaculé l'honneur de notre nom, envers tous ceux qui ne sont plus et qui l'ont illustré.

—Ma mère, répondit Georges, j'ai autant que vous la religion de mes ancêtres... Mais quel est celui d'entre eux qui eût jamais osé prétendre que les calomnies, c'est le seul mot exact, dont on a essayé de flétrir le nom de la marquise de Penhoët, peuvent retomber sur Hélène ?

—Ne rentrons pas dans les discussions qui ont précédé l'arrivée de cette enfant à Kerlor.

—Vous aviez pourtant admis que Carmen et moi nous avions raison de vous l'amener, de vous demander votre appui pour elle ?

—Savais-je que vous vous éprendriez de cette orpheline ?

—Elle n'en est pas moins digne de mon amour.

—Je n'aurai pas la cruauté de vous répondre : Telle mère, telle fille...

Le jeune homme eut un geste de violence qu'il put heureusement réprimer à force de volonté. Et serrant les poings, ses ongles entrant dans la paume de ses mains, il répondit :

—J'affirme, moi, que la marquise de Penhoët ne peut avoir été

coupable de la faute dont on l'accuse... Si elle l'avait été, Dieu ne lui aurait pas permis d'être la mère d'Hélène.

—Enfin, quoi qu'il en soit, mon fils, je refuse mon consentement.

—Vous refusez ?...

—Oui, Georges, parce que je le dois.

—Ma mère !

—N'allez pas croire pour cela que je méconnaisse les précieuses qualités d'Hélène... Je l'estime sincèrement, comme une charmante jeune fille, qui mérite l'intérêt des honnêtes gens... J'avais déjà rêvé de la marier à un homme d'honneur, qui apprécierait un tel trésor... Mais, jamais ! jamais je ne consentirai à donner pour épouse à un Kerlor, la fille d'une femme dont le nom est entaché.

—Et moi, ma mère, répliqua Georges d'une voix vibrante, je déclare que je ne cède pas à de telles considérations... La marquise de Penhoët a été odieusement accusée... Je vengerais certainement sa mémoire, s'il m'était permis de demander raison au mari de votre sœur.

—Je vous prie, Georges, de respecter votre famille...

—Pour la dernière fois, ma mère, vous refusez de consentir à mon bonheur ?

—Oui ! répondit la comtesse énergiquement... s'il est lié à cette union ! Et vous savez que je ne reviens jamais sur ma parole.

M. de Kerlor prononça d'une voix lente :

—J'épouserai Hélène de Penhoët.

—Ce mariage ne se fera pas !

Il ajouta, d'un ton toujours mesuré, mais qui prouvait sa froide résolution :

—Pardonnez-moi, ma mère ; ce mariage se fera avant deux mois... ou vous n'aurez plus de fils.

La comtesse tressaillit.

—Monsieur !... fit elle.

... Mais l'angoisse qui la poignait à la gorge l'empêcha de continuer.

Georges poursuivit :

—Moi aussi, je suis un Kerlor, et, pas plus que vous, je ne reviens sur ma parole.

Quelques secondes s'écoulèrent au milieu d'un silence tragique.

Ce fut la comtesse qui reprit, tentant un suprême effort :

—Georges, pour la dernière fois votre mère vous ordonne de vous taire et d'étouffer cet amour coupable.

—Ce qui serait coupable ce serait d'accepter pour vraies les calomnies dont on tente de salir une innocente...

—Calomnies ou non, vous n'épouserez pas cette fille.

—Pour la dernière fois, ma mère, pardonnez-moi : Mlle Hélène de Penhoët sera comtesse de Kerlor.

Un éclair de colère passa dans le yeux de la douairière.

Elle eut sur les lèvres une malédiction.

C'était la fin, l'écroulement redouté.

Haletante, Mme de Kerlor étendit le bras et s'écria.

—Sortez, monsieur !

Georges s'inclina, le visage blanc comme un suaire. Il répliqua :

—Vous me chassez, ma mère. Je vous obéis... Mais, je le répète une fois encore, pour que vous vous en souveniez bien... Vous ne me reverrez à Kerlor que lorsque vous aurez reconnu mon droit d'épouser la femme que j'ai choisie.

Quelques instants plus tard, sans voir Carmen, sans dire un mot à Hélène, Georges avait quitté le château.

XX

ANGOISSES MATERNELLES.

Mme de Kerlor, quand son fils eut disparu, se laissa tomber sur sa chaise longue et put donner un libre cours à son ressentiment.

Son courroux dura longtemps. Si la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et son fils s'était prolongée d'une minute, le mal eût été irréparable.

Restait-il une lueur de salut ?

La comtesse avait dû faire appel à toute sa sagesse maternelle pour éviter, jusqu'à ce jour, les déchirements qu'elle redoutait, malgré sa propre bonté, malgré l'amour filial de son enfant.

Elle savait bien que la colère des Kerlor touchait presque à la démence, quand, par hasard, ils s'y abandonnaient.

Elle savait qu'elle-même était incapable de se maîtriser quand la tempête grondait dans son cœur ; Georges, de son côté, était bien son fils.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre